

HERCULE VALJEAN

Six ruines et du sang



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-075

Six ruines et du sang

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 773 : version 1.0

Six ruines et du sang

Collection *Domino Noir*
gracieuseté de Jean Layette
<http://www.editions-police-journal.com/>

I

Monte !

Descends !

Et remonte, et redescends, six étages, des arrêts, des gens, des bouts de conversation.

Une phrase commencée dont on ignorera toujours la fin.

L'ascenseur, de sept heures du matin à sept heures du soir... deux périodes de repos, le dîner qui prend une heure.

La vie en perpendiculaire, en motion constante... Arrive, repart, ouvre la porte, laisse entrer, ferme la porte et monte. Un mouvement de scie qui ne cesse jamais.

Un répit, mais il n'a pas de durée. Un moment il pourrait être d'une minute, de deux, de trois, mais il est interrompu par la sonnerie. Le six veut l'ascenseur ! Monte, redescends...

La vie ahurissante.

À quatre heures de l'après-midi, c'est une routine, un geste machinal. On vit sans vivre, c'est de l'automatisme...

Jeannette Doiron faisait ce métier depuis un an.

Des amies voulaient savoir...

– Tu aimes ça ?

– Oui.

– Ça doit être ennuyant...

Mais Jeannette disait non... non, ce n'était pas ennuyant. C'était parfois intéressant.

– On voit vivre la vie. Je dis ça en voulant dire que c'est un changement constant. Il faut reconnaître la variété où elle se trouve. Moi, au lieu de passer devant la vie, la vie passe devant moi.

C'était comme le mendiant au coin de la rue, qui voit tout et n'a pas à se déranger.

– Je les connais tous, ceux de la bâtie. Chaque jour ils disent deux phrases, trois, en

montant, en descendant. Ils sont avec un client, un créditeur, un ami. Ils racontent plus de leurs affaires qu'ils ne le croient. Moi j'écoute, et je remplis les blancs. Je déduis. Je puis vous dire que Vineberg, au cinquième, est triché par sa femme, et qu'il la fait suivre par des détectives privés. Je sais que Mouron, au troisième, a une dette de trente mille dollars qu'il ne pourra probablement pas rencontrer. Je sais que Cordeau, au cinquième encore va ouvrir des succursales en Amérique du Sud, et je sais que le consulat yougoslave, au deuxième, est étroitement surveillé par la police...

Elle baissait la tête, quand elle parlait de ses choses, et elle semblait comme un peu triste.

— Je sais toutes ces choses. J'en sais encore plus long. J'en sais sur tous et toutes. Je suis une machine, moi. Je ne comprends rien, je n'existe pas. On parle librement devant moi. L'espace de deux étages, de trois, de quatre... Je ne suis rien, on peut parler devant moi. Alors j'entends se dérouler la vie. La petitesse, la vraie vie, les malheurs, les inquiétudes, le mauvais, et parfois

du beau. Des succès... des réussites.

Et Jeannette se taisait, comme si le poids de tout ce qu'elle savait était trop grand.

C'était sa vie.

Une vie comprimée entre les quatre murs de la longue cage. Une vie où Jeannette devait, pour rompre la monotonie, observer les faits et les êtres, et comme il fut dit plus haut, écouter et déduire, se bâtir dans la tête de petits romans, ou des drames, des épisodes reliés par son imagination.

Elle était sensible, et intelligente. Elle avait appris, dès l'enfance, la valeur de la pensée ordonnée, de la logique et du raisonnement.

Elle était belle, une beauté un peu farouche, des cheveux noirs, le teint bronzé, un sourire aimable.

On lui avait inculqué très jeune une réserve qui ne s'apparentait aucunement à la timidité ou à la gêne. Elle faisait sa vie silencieuse, marchant son chemin droit, en conduisant ses actes suivant la meilleure logique.

Un jour, prise sans travail, elle avait accepté, cette situation de « conductrice » d'ascenseur. Au début, et avant de commencer, le travail ne lui plaisait pas trop. Puis...

D'ailleurs, ce fut résumé en une phrase à ses parents :

– C'est de la vie qui passe. Intéressant de voir agir et penser... Je suis un accessoire dans le coin du véhicule, on parle librement devant moi. Je sais beaucoup sur chacun...

D'ailleurs, ce fut dit.

Et c'était ainsi que Jeannette pouvait, dans sa situation, tirer un parti agréable, et se plaire à la tâche.

La bâtisse avait six étages, contenant chacun trois bureaux ou établissements.

C'était un vieil édifice, aux corridors sombres.

À chaque étage, devant la porte de l'ascenseur, il s'ouvrait une autre porte, d'un bureau celle-là.

Au premier, c'était le consulat yougoslave.

Au deuxième, c'était Jackson, un courtier en

assurance.

Au troisième, Mouron, un importateur.

Au quatrième, Lebrun, un notaire et administrateur de fiducies.

Au cinquième, Cordeau, un exportateur.

Au sixième, une petite fabrique de bijoux en plastique.

Il y avait d'autres bureaux, évidemment, deux autres par étage, mais négligeons-les pour l'instant, puisqu'ils ne représentent rien pour notre histoire.

Disons aussi ce qui est à dire sur Germain et Albert.

Germain Béland, et Albert Brière.

Le premier, un jeune homme bien mis, sérieux, jeune encore mais doué d'un bon cœur et d'une belle intelligence, travaillait au quatrième, chez le notaire Lebrun.

Il y était clerc depuis longtemps, et avait la confiance de son patron.

Albert Brière, aussi volage que Germain

Béland pouvait être sérieux, travaillait, lui, au cinquième, chez Cordeau, l'exportateur.

La seule chose qui pouvait réunir, ou désunir ces deux jeunes gens, c'était leur attirance pour Jeannette.

Tous deux, à leur façon, lui faisaient une cour aussi régulière que les voyages en ascenseur pouvaient permettre.

C'était peu, et cela demandait de l'ingénuité parfois, mais c'était encore assez considérable.

Il y avait le matin, en arrivant au travail. Mais cela était moins intéressant, car dix autres personnes au moins occupaient le véhicule à cette heure matinale.

Puis le soir... mais là encore le même problème se posait.

Le midi, à cause du décalage des heures de dîner d'un bureau à l'autre, c'était mieux.

Et ensuite, comptez que Germain Béland faisait au moins un voyage durant l'avant-midi, jusqu'au restaurant du rez-de-chaussée, pour quérir des cigarettes. Et aussi un voyage dans

l'après-midi, pour une liqueur ou un café.

Albert Brière, lui, moins sérieux au «travail, et moins assidu, descendait au moins deux fois sinon trois durant l'avant-midi, et quatre ou cinq fois durant l'après-midi.

Il ne manquait aucune occasion.

Naturellement, chacun à sa, façon, il y avait un brin de conversation entre le jeune homme et Jeannette.

Pour le sérieux Germain Béland, c'était quelque chose d'à peu près comme suit...

– Bonjour ! Vous allez bien, mademoiselle ?

– Mais oui, monsieur, je vous remercie.

– N'est-ce pas que c'est une belle température ?

– Merveilleuse...

On causait ainsi, fort pausément, de température ou de santé, de choses bien ordinaires, le temps que mettait le lent ascenseur à franchir les quatre étages. En remontant, cela était approximativement la même chose.

Quand Albert Brière entrait, lui, c'était tout autre.

Alors que Germain Béland n'avait montré son intérêt pour Jeannette que par ses yeux, l'espèce de magnétisme qu'il réussissait à injecter dans la conversation, dans sa personnalité, un état de chose dont on se rendait parfaitement compte Jeannette aux cheveux noirs, malgré que jamais Béland ne lui eut offert la moindre sortie... alors donc que Béland agissait avec réserve et prudence, attendant probablement le moment propice pour se déclarer, Brière lui, était pressant, impulsif, joyeux...

– Bonjour la belle enfant... Comment est not' Jeannette ce matin ?... Oh, Jeanneton, qu'est-ce que vous faites ce soir ?

Et Jeannette riait...

– Je sors, j'ai un rendez-vous...

– Dommage, nous serions sortis nous, vous et moi, le plus beau couple au monde... Nous aurions pu aller dans un restaurant et provoquer l'envie de tous... Moi à cause de votre beauté qui

rendrait tout le monde jaloux, et vous à cause du très gentil monsieur qui serait avec vous...

Jeannette riait...

— Vous vous moquez, Albert, mais c'est agréable...

Il s'approchait d'elle, il lui jouait dans les cheveux, il essayait de poser un baiser sur sa joue...

Jeannette savait qu'il n'était pas un mauvais garçon et que ces gestes n'étaient en somme que l'expression de son exubérance. Elle le repoussait en riant, mais ne lui en voulait pas plus pour ça.

L'étage glissait après l'étage, et elle ouvrait la porte du rez-de-chaussée dans un grand éclat de rire. C'était toujours ainsi.

Et quand, rendue chez elle le soir, elle s'interrogeait sur ces deux hommes, il lui était difficile de porter son choix.

Soit, Germain Béland représentait l'homme sérieux, compassé, digne, attentif à autrui comme à lui-même.

Mais Albert Brière représentait, lui, la gaieté,

la joie de vivre, le beau rire gai.

Et Jeannette, dépourvue de tout amoureux en dehors de ces deux prétendants, n'arrivait pas à se décider. Elle aurait aimé accepter les multiples invitations d'Albert, mais elle craignait de se lasser de lui un jour, et de regretter ensuite de l'avoir préféré à Germain Béland.

— Non, se murmurait-elle dans ce temps-là, j'attendrai pour savoir ce que fera Germain. S'il se décide un jour à m'inviter, je prendrai alors la meilleure décision possible.

Mais le Destin, maître de nos vies, avait en réserve pour ces trois êtres, la jeune fille réfléchie, le jeune homme sérieux, et le jeune homme volage, un épisode douloureux, où le sort de trois êtres serait dans la balance, et où ces trois êtres vivraient des heures dures, devraient prendre des décisions graves.

II

Ce matin-là, Albert Brière arriva tôt, et eut comme d'habitude des mots gentils pour Jeannette.

Cependant il semblait préoccupé.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit Jeannette. Pourquoi le visage sombre ?

Il soupira...

— Oh, pas grand-chose... Seulement de la désillusion... Je croyais le notaire Lebrun un homme sincère...

Jeannette se souvint que le volage Albert lui avait souvent parlé d'un héritage qu'il avait reçu, et que le notaire Lebrun administrait.

Elle ne dit rien quand Albert lui mentionna son opinion du notaire Lebrun, et lui, de son côté, n'ajouta rien non plus. Elle jugea qu'il devait y avoir eu une petite querelle entre les deux

hommes, la veille... Ce sont des choses qui arrivent.

Albert monta à son étage, et Jeannette retourna chercher des passagers en bas.

Vers neuf heures, Germain Béland arriva.

Lui, pour sa part, avait l'air franchement sombre. Il n'eut qu'un bonjour bref pour Jeannette, et elle ne lui dit rien.

À dix heures, le notaire Lebrun entra.

Il sifflotait, et il avait l'air joyeux.

Le notaire était un grand type mince, maigre même, aux cheveux se faisant rares. Il portait des verres, et marchait toujours le dos un peu courbé, sa serviette sous le bras.

Il entra dans son bureau par la porte privée.

Car, au contraire des autres étages, le quatrième, où se logeait l'étude du notaire Lebrun, comportait deux portes devant celle de l'ascenseur.

L'une des portes, dont le carreau portait le nom du notaire, ouvrait dans le bureau général,

où se tenait Germain Béland, un autre clerc du nom de Lucien Larivée, et une jeune sténo, Rachel Marleau.

L'autre porte, à côté de l'autre, et très rapprochée, donnait directement dans le bureau du notaire.

Quand Germain Béland était entré, il s'était servi de la porte du bureau général.

Quand le notaire entra, il se servit de sa porte privée.

La procédure n'était pas coutumière, mais Jeannette n'en fit aucun cas sur le coup. Elle remarqua seulement que c'était ainsi, mais n'y pensa pas plus.

La vie continua son cours dans la bâtisse.

Presque tout le monde était entré, et déjà l'ascenseur transportait le va-et-vient continuels des visiteurs, des vendeurs, de tous ceux qui transigent, la journée durant, des affaires.

Chose surprenante, personne ne monta chez le notaire Lebrun, et Jeannette ne vit personne entrer dans son bureau.

À onze heures, Rachel Marleau, la sténo du notaire, sortit, une longue enveloppe sous le bras.

— Je m'en vais au bureau d'enregistrement, dit-elle, j'en ai pour la journée.

Une dizaine de minutes plus tard, ce fut au tour de Lucien Larivée, le deuxième clerc du notaire, de sortir. Lui aussi avait des enveloppes...

— Il faut que j'aille au greffe, dit-il à Jeannette. Ça m'ennuie, mais c'est le travail, hein, c'est la vie !

Puis, une demi-heure passa.

Le va-et-vient...

Monte et descends...

Une ou deux fois Jeannette arrêta à l'étage du notaire, au quatrième, mais c'était pour descendre des passagers qui allaient dans les deux autres bureaux de l'étage.

L'un d'eux, un gros homme court, au visage carré comme un bloc de pierre, aux yeux chafouins, lui demanda :

— Le bureau de la Consolidated Tug &

Salvage, c'est ici ?

— Oui, deuxième porte à votre gauche, monsieur...

Par sa démarche, par ses épaules, sa voix rude, Jeannette jugea qu'il devait être un capitaine de remorqueur. Il en venait souvent au bureau de cette compagnie. Et celui-là en avait toutes les caractéristiques.

Jusqu'à sa démarche qui était une indication.

À onze heures et demie, Jeannette commença à avoir faim.

Il ne montait presque plus de gens, mais il descendait beaucoup. C'était l'heure où les sténos et les garçons de bureau commençaient à aller dîner.

À midi moins vingt, la sonnerie l'appela au quatrième.

Elle monta.

Mais arrivée là, porte ouverte, il n'y avait personne...

« Étrange, songea Jeannette, c'est une chose

qui arrive rarement ici qu'on sonne et qu'il n'y ait personne une fois rendue... »

Elle se pencha hors du véhicule, regarda à droite, à gauche...

Personne. Pas un bruit...

Et tout à coup, juste en face, par terre, de l'autre côté du corridor, elle aperçut quelque chose...

Quelque chose qui lui fit pousser un grand cri.

Sous la porte ouvrant dans le bureau privé du notaire, sous cette porte maintenant hermétiquement fermée, et s'étendant sur une large mare, du sang rouge et liquide qui coulait doucement, qui rejoignait le tapis de jute dans le corridor, qui venait vers l'ascenseur...

Alors Jeannette cria de nouveau, et elle entendit des pas précipités dans le bureau général chez le notaire, et la porte s'ouvrit.

Germain Béland n'eut qu'une exclamation angoissée...

– Jeannette, qu'est-ce qu'il y a ?

Elle lui montra, incapable de parler, la mare de sang. Elle avait le doigt tendu et tremblant...

Germain jeta un coup d'œil et poussa une exclamation à son tour...

D'un geste il referma la porte du bureau général, ouvrit celle, en dedans, qui donnait dans le bureau privé.

Jeannette vit son ombre un moment devant la vitre en verre granulé.

Puis elle le vit se pencher...

— Qu'est-ce qu'il y a ? cria-t-elle, soudain effrayée. Germain ?

Il se releva, ouvrit la porte, mais pas complètement. Elle vit quelque chose qui bloquait, comme du noir, du tissu... une main...

Elle porta la main à sa gorge...

Germain sortit vivement, referma la porte derrière...

— Il ne faut rien toucher, dit-il, il y a une tragédie... c'est le notaire...

— Qu'est-il arrivé ? demanda nerveusement

Jeannette...

– Il est mort. Couteau dans le cœur... assassiné... Il faut prévenir la police.

Jeannette restait là, figée...

– Continuez à travailler comme avant, mademoiselle, dit Germain, soudain de retour à sa politesse habituelle... il ne faut pas que la panique gagne l'édifice. Je vais téléphoner à la police.

Jeannette, comme un automate, referma sa porte d'ascenseur, et se remit à transporter les passagers.

Mais elle était pâle et défaite. Ses lèvres étaient exsangues.

Elle venait de subir un choc terrible, comme on s'en rend compte. Cependant, brave devant tout, usant de cette irréfutable logique qui faisait sa force, Jeannette maîtrisa son trouble et son émoi, et continua le service de l'ascenseur. Et hors cette pâleur, on n'aurait pu deviner qu'elle était au courant du drame venant de se dérouler au quatrième.

Elle attendit avec impatience l'arrivée de la police, qui interdirait probablement le service d'ascenseur, lui permettant à elle d'en connaître plus long sur cette affaire.

Et quelque minutes après, la police arrivait en effet. Une escouade venant du département des homicides, environ six hommes, des détectives en civils, et une douzaine de policiers en uniforme.

Ils établirent dès cet instant un service d'ordre dans la bâtie, avec plantons aux diverses entrées.

Jeannette conduisit l'escouade en civil, avec l'inspecteur Théo Belœil en tête, jusqu'au quatrième, jusqu'au bureau du notaire Lebrun.

III

Théo Belœil n'eut pas besoin de faire de longs interrogatoires pour se rendre compte que quelque chose n'allait pas du tout dans cette affaire.

D'abord il fit un rapide examen de conscience pour Germain Béland.

Cela ne lui donna pas grand-chose. Clerc de confiance, homme d'apparence intègre. Le sérieux dans les yeux de Béland conquit Belœil.

Il décida de ne pas soupçonner immédiatement l'homme.

Oh, il aurait pu le faire. Songez un moment. Au moment du crime, selon les apparences, Béland était seul dans tout le bureau avec le notaire Lebrun...

C'est ce que Belœil établit par l'apparence du cadavre...

Par le degré de rigor mortis, par la couleur des lèvres.

Il questionna Jeannette, appelée à l'étage pour la circonstance. (Elle avait été fort désappointée qu'on lui laisse opérer l'ascenseur quand même, au lieu de la garder au quatrième comme elle aurait voulu. Aussi vint-elle à toute vitesse lorsque Belœil pressa le bouton). Or, Jeannette déclara les heures quasi exactes des départs de Lucien Larivée et Rachel Marleau. Ceci établi, Belœil put, à cause justement de ces présences au moment du drame, de la déclaration de Jeannette qui n'avait monté personne pour le quatrième à ces heures-là, fort aussi de la déclaration de Germain Béland qui jurait n'avoir rien entendu émaner du bureau voisin, Belœil put donc, à cause de tout ceci, se gratter la tête à bras rompus...

Tout ceci promettait de devenir un problème de grande envergure.

Qui avait tué Lebrun ?

Et comment ?

— Voilà patron ! dit un des hommes occupés à relever des empreintes ici et là, à examiner l'arme du crime...

Il tendait des feuilles de papier à Belœil, des photos tirées à l'aide d'une développeuse-express.

Belœil les examina...

— Et puis ? demanda-t-il. Et puis ?

— Pas de comparaison encore. Il s'agit maintenant d'établir un relevé de ceux qui travaillent ici, des visiteurs habituels...

Belœil pencha la tête.

— Voilà à quoi je me heurte. Établir une comparaison... Qu'est-ce que c'est que tout ceci ? Où cela nous mène-t-il ? Un notaire est assassiné. Dommage... mais pourquoi a-t-il été assassiné ? Par qui ? Comment... ?

L'un des policiers hasarda :

— Comment, c'est plus facile à répondre. Un coup de couteau au cœur... Mais par qui... c'est à découvrir...

Le médecin-légiste faisait les constatations dans la pièce à côté.

Il sortit.

— La mort est due à un coup de couteau, probablement ce couteau-ci. La lame a tranché l'aorte, et il s'en est suivi une hémorragie immédiate et abondante.

— À combien de temps la mort ? demanda Belœil.

— Environ une heure à une heure et demie.

— Donc vers 10.30 ?

— Oui. C'est une constatation rapide. Je pourrai donner une heure plus précise après un examen au laboratoire... Je crois qu'une heure et demie est très juste.

— Pour l'instant, ça nous suffit.

— Je vous ferai parvenir mon rapport.

Belœil retourna dans le bureau du notaire, et resta debout devant le cadavre, l'examinant longuement.

Deux hommes le flanquaient.

— Vous comprenez mon dilemme, dit Belœil. Il ne s'agit plus d'empreintes ou d'identification, de bruits entendus... Il pourrait y avoir cent mille empreintes ici...

Il montrait la porte, le bureau, les meubles, les murs.

— Cent mille clients... venus tous les jours, toutes les semaines, tous les mois. Allez donc relever des empreintes digitales sérieuses là-dedans...

Belœil s'épongea le front.

— Personne n'a entendu quoi que ce soit, personne n'a été vu. C'est du vague et du vide. Où trouver le mot-clé, et le chemin à prendre ? Qui a tué le notaire Lebrun ?

Et comme il posait la question, immédiatement une idée venait à l'esprit de Belœil.

Si lui ne pouvait résoudre ce problème ? Si personne ne pouvait le résoudre, n'existeait-il pas un homme en tout point capable de trouver, alors que nul autre ne le pourrait, la solution de

l'énigme ?

Le Domino noir !

La voilà la réponse que l'idée de Belœil apportait à la brûlante question de savoir comment découvrir l'assassin de Lebrun...

Le Domino noir, Vengeur du Crime, personnage mystérieux qui vivait dans l'ombre, caché sous le secret de l'anonymat le plus complet ; et qui, par des exploits souvent surhumains, ou grâce à des déguisements d'une rare perfection, arrivait à découvrir, chez le coupable, le moindre défaut de cuirasse, qui le faisait invariablement prendre... et pendre...

— Voilà la façon de procéder, murmura Théo Belœil.

Puis il se dirigea vers le grand bureau, et prit le téléphone sur un pupitre.

Il signala un numéro, et quelques instants plus tard, il avait expliqué en cinq ou six phrases murmurées doucement, hors de portée d'oreille de Germain Béland et des détectives, ce qui arrivait au Domino noir.

Puis, rassuré, Belœil raccrocha et rassembla ses hommes.

— Je quitte, dit-il, pour une heure environ. D'ici ce temps, gardez une surveillance étroite sur tout le bureau, sur les employés. Si les deux qui sont absents reviennent, gardez-les ici.

— Vous retournez au bureau, patron ? demanda l'un des détectives.

— Non, dit Belœil. Je vais faire une investigation à travers la bâisse, afin surtout de savoir un peu plus long de l'affaire, si c'est possible. Durand, Chevrier, venez avec moi...

Et il sortit.

IV

L'affaire demeurait assez statique.

Le cadavre du notaire restait toujours là. La vie continuait dans l'édifice comme si rien n'était.

Belœil, déjà fatigué par de longues investigations récemment complétées, ne semblait pas avoir le courage d'interroger Béland sur le notaire, et ses activités, ses ennemis possibles.

Il avait lancé un SOS au Domino noir, et il attendait que celui-ci se mêle du crime.

Dans le bureau, Béland, resté seul avec les policiers, fumait tranquillement une cigarette, attendant il ne savait trop quoi, espérant il ne savait trop quoi.

Il avait plus que jamais le front soucieux.

Lui aussi attendait. Et son impatience se fit

soudain

— Dites donc, monsieur ! fit-il à un policier de garde, qu'est-ce qu'on attend, ici ! Qu'est-ce qui se passe ?

Le policier haussa les épaules.

— Je ne sais pas, je n'ai jamais vu une investigation conduite comme ça, c'est la première fois.

— Oui ?...

— Oui.

— Avez-vous une idée de ce qui se passe, alors ?

— Oui, et non.

— Dites toujours !

— L'inspecteur Belœil a une idée derrière la tête, je crois...

— Ah, oui ? Une drôle d'idée, dit Béland. Rien ne se fait. Nous sommes ici depuis une heure, et rien ne se fait. À quoi cela mène-t-il ?

Le policier eut un sourire comme songeur, et il dit d'une voix plus basse...

— Savez-vous, c'est exactement ce que monsieur Belœil disait tout à l'heure. À quoi cela mène-t-il ?

Béland regarda longuement le policier, vit que toute conversation avec cet homme ne mènerait à rien.

Il alla s'asseoir au fond du bureau, les bras croisés.

Il s'était détourné pour ne pas voir la porte du bureau où gisait le cadavre du notaire Lebrun.

Puis le facteur entra.

C'était sa deuxième ronde de la journée, mais celui-là était un nouveau. Il choisit une liasse de lettres et les déposa sur le comptoir.

Germain Béland leva la vue, regarda l'homme en uniforme, et lui fit un bref signe de tête qui aurait aussi bien pu être un bonjour qu'un merci... Mais le facteur fit signe au clerc...

— Enregistrée... dit-il.

Béland se leva, s'approcha,

— Oui ? dit-il.

Le facteur mit la liasse de lettres sur le bureau, et tendit une longue enveloppe à Béland.

– C'est enregistré, dit-il. Il faut signer ici...

Il avait un papier.

Béland se signa machinalement.

Le facteur, un gros homme bedonnant, portant lunettes, avec une figure large et un sourire bonhomme, se pencha vers le clerc et lui demanda à l'oreille :

– Qu'est-ce qui se passe ici ? C'est vrai que le notaire Lebrun a été assassiné ?

Béland fit signe que oui.

Le facteur s'épongea le front et appuya son sac contre le comptoir.

– Ah, cré tac ! dit-il, un vrai drame. Ça s'est passé quand ?

Béland se sentit tout à coup le besoin de parler.

Il venait de subir une haute tension nerveuse. Le drame l'avait tout d'abord plongé dans la stupeur, puis ensuite il en était graduellement

revenu, et voilà maintenant qu'il se sentait fébrile.

Le facteur avait bon visage, et Béland décida de causer du meurtre avec lui.

Il y a parfois que causer d'une chose qui nous hante soulage, repose, ramène les idées à la normale.

Et Béland profitait de l'axiome.

— Ça s'est passé cet avant-midi, dit-il, vers onze heures trente...

— Et il est deux heures de l'après-midi ? Qu'est-ce que vous faites ici ?

Béland eut un geste découragé.

— Je ne sais pas... je ne sais plus rien. On m'a laissé ici, sous bonne garde avec le cadavre là, dans le bureau à côté. L'inspecteur en charge de l'investigation est parti... Il a dit de l'attendre...

— Ouais... ouais... ouais... Vous dites que le cadavre est dans le bureau à côté ?

— Oui.

— Est-ce que je pourrais le voir, pensez-vous ?

Béland sourit...

– C'est de la curiosité morbide, dit-il...

Mais le facteur eut un frisson qui lui secoua le corps...

– Brrr... dit-il, si vous saviez comme je suis curieux, moi. Une vraie femme... Faut dire que dans mon métier, on en voit des choses...

Il baissa la voix...

– La police s'objecterait à ce que je regarde, croyez-vous ?

Béland secoua la tête...

– Je ne crois pas...

Il se tourna vers le policier toujours près de la fenêtre.

– Dites-donc, je puis montrer le cadavre du notaire au facteur ?

Le policier haussa les épaules...

– Pourquoi pas ? C'est toujours pas le notaire qui va s'objecter...

Le facteur et Béland se hâtèrent vers la porte

du bureau privé.

Le cadavre était dans exactement la même position qu'il occupait lorsqu'il avait été découvert.

Étendu à son long devant la porte de sortie dans le corridor, à plat sur le dos, les bras en croix. Une large ecchymose sur le menton, et le long de la mâchoire expliquait la position à plat.

L'homme avait été d'abord assommé par un coup de poing magistral.

Puis on l'avait poignardé.

Le couteau avait été déposé sur une table non loin de là ; le long du mur, entre le cadavre et le large pupitre.

Le facteur s'avança, regarda l'arme.

C'était un long couteau à lame d'acier fin, et il y avait deux initiales gravées sur le manche en corne : G.B.

Un peu plus bas, trois lettres plus petites : CTS, et le dessin d'un crochet et d'un rouleau de corde.

Le facteur examina longtemps cette arme.

Puis il se retourna vers Béland avec un petit sourire d'excuse.

— Je regardais la drôle de sorte de couteau... dit-il...

Le clerc parut surpris.

— Drôle de sorte, dit-il ? C'est pourtant un couteau bien ordinaire...

Mais le facteur eut un geste comme d'impatience...

— C'est à un autre point de vue, dit-il. Pensez donc que cette arme a causé la mort brutale... C'est quelque chose, ça... Ça le rend d'autant plus remarquable...

Germain Béland sourit...

— Soit... je vous le concède.

Le facteur examina une dernière fois la pièce, puis précéda Béland dans le grand bureau.

Là il mit son sac de courrier sur le comptoir...

— Mais dites-moi, fit-il, qui aurait pu tant envouloir au notaire Lebrun ?

Béland sourit.

– C’était un notaire, dit-il.

– Et puis après ?

– Vous devez bien penser qu’un notaire a de multiples ennemis...

– Je ne vois pas en quoi ça pourrait... ?

– Vous ne voyez pas ? Songez-y... Un notaire fait de l’administration fiduciaire. Cela entraîne souvent des déceptions chez des héritiers... Un administrateur fiduciaire peut se tromper, faire de mauvais placements... tout ceci compte...

Le facteur baissa la voix, et se plissa le visage...

– Le notaire en avait fait ?

– Fait quoi ?

– Des mauvais placements ?

– Je n’ai pas dit ça...

– Non, mais je vous le demande...

Béland allongea sur le comptoir ses longues mains blanches.

Le facteur nota comme elles étaient fines, comme la peau en était lisse et intacte.

– Écoutez, dit Béland, vous me posez une question. Le notaire a-t-il fait des mauvais placements... C'est une meilleure question que celles posées par la police... Il me semble que ç'aurait été la première chose à savoir...

– Il en avait fait ?

– Comme n'importe qui, le notaire Lebrun pouvait se tromper...

– Mais encore ?

– Il a perdu un assez gros montant d'argent, oui...

– L'argent des clients ?

– L'argent de six clients, oui.

– Combien ?

– Environ un million...

– Un mauvais placement ?

– Une société organisée par Wilfrid Lebrun...

Le facteur eut un sourire railleur...

- Un parent ?
- Oui... son frère...

Béland frappa un grand coup de poing sur le comptoir...

– Pourquoi la police n'a-t-elle pas cherché à savoir tout ça ? Je le leur aurais dit, moi... au lieu, je raconte la chose à un facteur... Vous êtes du bon monde, monsieur, s'empressa-t-il d'ajouter, mais vous n'êtes tout de même pas de la police...

Le facteur eut un geste des deux mains étendues paumes en l'air, à bout de bras.

- Hélas... !

Puis il prit son sac de courrier...

– Vous devriez, continua-t-il, confier ces déclarations à la police. Les forcer à vous écouter... Six clients lésés, c'est quelque chose...

– C'est quelque chose en effet, dit Germain Béland...

Et le facteur sortit...

V

Le gros homme sonna pour l'ascenseur...

En attendant, il se promena de long en large du corridor, passant devant la porte du bureau voisin de celui du bureau du défunt notaire.

C'était celui de la Consolidated Tug & Salvage Corporation.

Le facteur s'épongeait toujours le front.

Il sourit cependant à la brune Jeannette quand elle ouvrit la porte de l'ascenseur.

— Bon, dit-il, conduisez-moi en bas... Je veux prendre une liqueur avant de continuer ma ronde...

Elle referma la porte...

— Ouf ! dit l'homme en uniforme... Vous parlez d'un drame chez le notaire Lebrun...

Jeannette fit oui de la tête.

Elle était encore sous l'empire de sa nervosité, accrue maintenant par l'attente qui se produisait, par l'absence de tout développement...

— Ça s'est passé, dit le facteur, vers onze heures trente ?

— Oui, dit Jeannette. Du moins, c'est ce qui se dit...

— Et vous n'avez monté personne vers cette heure-là ?

— Un peu avant, vers onze heures vingt, oui, j'ai monté un homme, mais il n'allait pas là, il allait au bureau de la Consolidated Tug & Salvage Corp.

— Ah, bon... pas important alors ?

— Je ne crois pas. Un gros court... la mine d'un capitaine de remorqueur...

Le facteur hocha la tête.

Il avait repoussé son casque colonial en arrière, et il soupirait...

— Savez-vous, dit-il, que la police n'en a pas fini avec cette cause-là ?

Jeannette approuva.

– C'est mon avis aussi...

Et elle raconta au facteur comment la sonnerie de l'ascenseur avait retentie pour l'appeler au quatrième, mais qu'il n'y avait personne lorsqu'elle était arrivée...

– Tiens, tiens ! dit le facteur...

– J'ai été surprise, ça ne m'était jamais arrivé...

– Tiens, tiens...

Il semblait songeur...

Ils étaient tous deux dans le véhicule, alors que celui-ci, arrêté dans la cage à la hauteur du rez-de-chaussée, restait là, porte ouverte.

Le facteur se redressa soudain.

– Savez-vous où est l'inspecteur Belœil, dans la bâtie ? dit-il.

– Au cinquième, dans le moment...

– Montez-moi là, immédiatement.

Elle lui obéit, les yeux grands...

– Mais votre liqueur ?

– Elle peut attendre.

Rendu au cinquième, et lorsque la porte fut ouverte, le facteur déposa son sac de courrier sur le parquet de l'ascenseur...

Se tournant vers Jeannette il dit :

– Vous irez dans le réduit aux balais, derrière la cage de l'ascenseur, en bas, et vous délivrerez le pauvre facteur, le vrai celui-là, qui y est enfermé et vous lui remettrez son sac...

Puis il sortit....

Jeannette cria désespérément, en le voyant aller :

– Mais qui êtes-vous ? Qui êtes-vous donc ?

Mais l'homme était disparu au tournant du corridor, et elle entendit un rire sybillin, comme un susurrement qui emplit tout l'étage, se répercuta contre les murs nus, vint murmurer à son oreille le nom qu'elle cherchait...

« Le Domino noir ? »...

Et Jeannette, confondue d'avoir été en

présence de cet homme terrible, ce surhomme aux mille exploits, qui avait l'air, ce matin-là, d'un bon gros bourgeois tant son déguisement était parfait, devint nerveuse, mains tremblantes, lèvres émues...

— Se peut-il ? Se peut-il ? murmurait-elle... se peut-il que ce soit lui... ?

Et elle descendit délivrer le vrai facteur emprisonné au rez-de-chaussée...

Pendant ce temps le Domino noir, car c'était lui, s'approchait de Belœil, sans que celui-ci se doute que le facteur venant ainsi pouvait être son précieux et fidèle allié, le Domino noir...

Et quand il fut près de lui, le facteur murmura :...

— Salut Belœil !

... en lui montrant, au creux de sa main, l'insigne ovale, serti de diamants véritables, qui était l'identification du Domino...

VI

Dès cet instant, le Domino cessait d'honorer son déguisement, un modèle du genre, où il paraissait être un rondelet, replet, bedonnant, bourgeois facteur, sac de lettres au côté, faisant paisiblement sa ronde.

Maintenant, c'était le travail !

Car le Domino avait une piste, ou ce qui indiquait le début d'une piste, quelqu'un à soupçonner.

Belœil, une fois le Domino identifié, poussa un gros soupir de soulagement et entraîna celui-ci dans le corridor, loin des oreilles indiscrettes.

— Tu ne sais pas, vieux Domino, comme je suis heureux de te voir arriver. Depuis une heure ou plus que je marque le pas, que je t'attends...

— J'ai travaillé depuis ce temps-là, dit le Domino. J'ai pensé qu'il y aurait distribution de

courrier dans la bâisse cet après-midi, et que cela supposait un facteur. Un facteur est souvent un confident. J'ai donc pris la place du facteur ordinaire...

– Où est l'autre, demanda Belœil, le vrai ?

Le Domino se mit à rire.

– Je l'ai éliminé pour un temps... Maintenant, il est libre... Il va probablement appeler la police... Alors tu arrangeras ça...

– Oui. As-tu du nouveau ?

– Je crois avoir quelque chose... Tu vas descendre chez le notaire, et tu vas faire parler le clerc qui est là. Comme policier, tu peux exiger bien des choses que je ne pourrais pas avoir. La principale chose, c'est la liste d'une demi-douzaine de personnes qui ont perdu, grâce aux petites manigances du notaire Lebrun, la jolie somme d'un million...

– Hein ? Qui t'a dit ça ?

– Le clerc, en bas. Il va te dire la même chose... Mais à toi il va donner les noms de ces gens. C'est ce que je veux avoir, avec leur

adresse, et le montant exact de leur perte...

– Très bien... Une transaction frauduleuse ?

– Ça m'en a tout l'air. C'est un placement dans une société dont le frère du notaire était l'administrateur.

– Bon...

– Alors va me chercher ces renseignements, et retourne aux quartiers-généraux. Le travail est terminé ici... Je te rejoindrai là dans une heure.

– Et toi, où vas-tu ?

– Moi ? Oh, je vais chez moi enlever ce déguisement, et reprendre ma vraie personnalité...

Et les deux copains se quittèrent.

En bas, au bureau du notaire Lebrun, Belœil n'eut aucune difficulté à obtenir le renseignement désiré de Béland.

– Voici, dit le jeune homme, en tendant une liste à Belœil. J'ai préparé la liste exacte, pendant que j'attendais votre bon plaisir ici. Je me suis dit que ça pourrait être utile...

– Et vous aviez raison... Merci beaucoup

Béland... Je ne vous retiendrai plus. Le cadavre va être amené dans quelques minutes, et vous pourrez retourner chez vous, ainsi que les autres employés...

(Ils étaient de retour...)

- Merci beaucoup, Inspecteur...
- Laissez vos nom et adresse à Blanchet, le policier ici, et tenez-vous à notre disposition, ne quittez pas la ville...
- Oui, Inspecteur...

Belœil fit comme le lui avait demandé le Domino, et retourna aux quartiers-généraux.

Il avait confiance en l'habileté du Domino.

Celui-ci assurait qu'il avait le début d'une piste, et ça devait être quelque chose de tangible.

« Mais où diable, songea Belœil, peut-il tant voir ? Quelle sorte d'yeux a-t-il donc ? »

Car lui, Belœil, n'avait pas entrevu, lors de sa première enquête, la moindre raison de soupçonner qui que ce soit.

Béland était avec les deux autres employés au

moment du meurtre. Il n'avait donc pu tuer son patron.

Et ce qui était vrai pour lui l'était aussi pour les deux autres employés...

Personne n'avait entendu le moindre bruit... et pourtant, le grand corps sec du notaire Lebrun avait dû faire un certain bruit en tombant...

Et qui avait sonné l'ascenseur, à midi moins vingt ?

Béland ? peu probable...

Alors ce serait l'un des noms sur la liste que tenait en sa possession Belœil... ?

Mais lequel de ces noms, et comment le prouver ?

Belœil décida de ne pas s'inquiéter outre mesure, de laisser le Domino se débrouiller.

Il en était d'ailleurs parfaitement capable.

Il attendit donc patiemment le retour du Vengeur du crime...

VII

Le Domino arriva quelques minutes plus tard.

Cette fois, pour Belœil qui le connaissait, il apparut sous sa vraie personnalité, celle d'un jeune homme riche oisif, qui avait consacré ses talents, son habileté, à la poursuite des criminels.

Bien vêtu, chic même, il ne donnait pas du tout l'impression d'être le plus craint de tous les ennemis de la pègre.

Il avait un sourire engageant, et à part ses yeux d'acier, implacables, d'une extraordinaire droiture, il était assez beau gars pour avoir tourné la tête de toutes les matrones de la ville, en mal de maris pour leurs filles.

Qui d'entre elles aurait soupçonné que ce jeune homme, attirant, brillant, mais selon toute apparence oisif et désœuvré, n'était nul autre que le Domino noir ?

Il s'installa avec Belœil dans son bureau, et tira une cigarette de son étui luxueux...

— Voilà, mon cher Belœil... Et maintenant, nous allons causer et tirer de petites déductions...

— Ça me va, dit Belœil. J'ai hâte de savoir ce qui arrive... J'ai hâte de me débarrasser de ce crime-là...

— Il n'est pourtant pas un mystère de grande classe...

— Non, je l'admets, mais il est tout de même un mal de tête...

Le Domino riait.

— Tu trouves, Belœil ?

L'homme assis là était loin de ressembler au bedonnant facteur entrevu une heure plus tôt.

Et c'était bien là le grand art du Domino, capable de se déguiser si bien que les personnalités ne se confondaient à aucun moment...

Que vues l'une après l'autre, elles ne pouvaient jamais être associées l'une à l'autre...

— Oui, je trouve, répondit Belœil. Je trouve que c'est un mal de tête, une de ces petites causes idiotes qui nous font perdre bien du temps...

— Et pourtant, tu vois, tout était écrit là... dans la position du cadavre, l'ecchymose le long de la joue, le couteau, les initiales sur le couteau...

— Ah, oui ?

— Ah, oui. Et maintenant, voyons un peu la liste de gens qui perdaient de l'argent avec Lebrun... Tu l'as ?

— Oui.

Belœil tendit un papier.

Le Domino se mit à l'examiner...

Six noms y étaient inscrits, et l'adresse en regard. Adresse privée, adresse d'affaires, s'il y avait lieu, et le montant d'argent perdu.

La liste se lisait comme suit :

Geoffrey Moore, Dunhill Park, Toronto,
\$125,000

Laurier DuPlessis, 123 Julien ouest, Montréal,
\$200,000

Albert Brière, 456, 30ième avenue, Montréal,
Chambre 505, Édifice Commercial, Montréal,
\$9,000

Capitaine Robert Robert, Anse-Bleue, N.E.
\$400,000

Madame Éloi Branchaud, Biencourt, Que.,
\$25,000

Monsieur Gilbert Arpin, Val-Doré, Que.,
\$50,000

Un total de six noms, et un total de \$809,000 !

Ce fut d'ailleurs l'exclamation de Belœil...

– Eh, monsieur, c'est de l'argent, ça...

Le Domino sourit.

– Oui. Et selon toutes probabilités, Lebrun et son frère ont accaparé le montant...

– Probablement, dit Belœil.

Le Domino étudia la liste quelques instants...

– Voici les conclusions à tirer de cette affaire... dit-il. D'abord, je crois sincèrement que nous allons trouver l'assassin de Lebrun parmi

ces gens. Je ne sais qui, mais je crois avoir les moyens de reconnaître la personne...

– Ah, oui ?

– Oui. Et par ce moyen, j'ai éliminé un homme dès le début...

– Qui ?

– Béland...

– Ah ?

– Oui. Je puis te jurer que le type n'est pas coupable...

Belœil sourit...

– C'était assez facile de trouver ça. Au moment du crime, Béland était entouré des autres employés. Il a un alibi parfait...

– Tu crois ? dit le Domino... Il ne faudrait pas que tu en sois trop sûr... Sur quoi basez-vous l'heure du crime ?

– Sur la rigueur, la raideur du cadavre...

Le Domino railla...

– Belœil, toi et le médecin-légiste vous êtes du

bon monde ! Mais vous êtes parfois négligents... Vous êtes portés à généraliser... Vous n'avez rien remarqué chez la victime ?

- Que veux-tu dire ?
- Lebrun souffrait de diabète...
- Hein ? Qui t'a dit ça ?
- À l'état avancé, j'en suis certain...
- Mais qui t'a dit tout ça ?
- Deux choses... Les piqûres sur le bras de l'homme. Il en a jusqu'au poignet. Cela signifie qu'il prend de l'insuline depuis longtemps...
- Ça pourrait être de la drogue...
- Oui, mais j'ai vu une seringue d'insuline sur un classeur, avec des ampoules pleines et deux vides... Ça se confirme, d'ailleurs. Téléphone au médecin-légiste... Il doit avoir terminé son autopsie...

Le téléphone confirma les dires du Domino...

- Alors, tu sais, Belœil, conclut le Domino... Un diabétique devient raide presque immédiatement après la mort. C'est une

caractéristique...

– Alors, dit Belœil, ça mène la mort à plus tard, justement au moment où Béland était seul dans le bureau...

– Oui.

– C'est donc lui... Il est le seul qui ait eu la chance de tuer Lebrun sans être vu ou entendu... Il n'a plus d'alibi...

– Il en a un, dit le Domino, et un formidable... Il a peut-être eu connaissance du crime... C'est possible qu'il se soit douté de quelque chose... Entendu la chute du corps... et ça expliquerait la sonnerie de l'ascenseur...

– Ah ?

– Il a bien pu être un témoin impuissant de l'affaire, et sonner ensuite l'ascenseur, pour que Jeannette découvre le sang, le crime...

Belœil regardait le Domino avec des yeux admirateurs...

– Formidable, dit-il, formidable... Et maintenant, qui serait le coupable...

— Ah ça, dit le Domino, ça devra être décidé par élimination.

Il reprit entre ses mains la liste de déposants...

— Tu vois, dit-il à Belœil, notre homme... ou notre femme est là-dedans... Mais il faudra que j'en sache plus long sur chacun d'eux... Où demeure ce Béland ?

— Rue Choquette.

— Numéro ?

— 128.

— Bon. Je m'en vais le voir, et en attendant, voici ce que tu vas faire...

Le Domino expliqua à Belœil ce qu'il voulait lui confier comme travail, puis il s'en fut chez Germain Béland...

VIII

Béland était chez lui.

Maintenant que tout était passé, il se sentait de son choc, il éprouvait la réaction que tout le monde connaît.

En arrivant chez lui il s'était senti fatigué, et il avait endossé une robe de chambre.

Il reçut le Domino dans ce vêtement.

— Je suis de la police, dit le Domino. Béland n'aurait jamais reconnu le rondouillard facteur qui l'avait si habilement interrogé plus tôt dans la journée.

— Entrez, monsieur, répondit Béland, en s'effaçant pour laisser passer son visiteur.

Dans le salon, le Domino alla droit au but.

— Je veux vous interroger au sujet de cette liste, dit-il.

Béland approuva de la tête.

– Je veux en savoir davantage sur chacune de ces personnes...

– Oui, je puis vous en dire un peu, je crois...

– Commençons donc par le début... Geoffrey Moore, quel âge ?

– Soixante ans.

– Il demeure à Toronto... Est-ce qu'il vient à Montréal parfois ?

– Rarement. En cinq ans, je crois qu'il est venu une fois. Ces dernières années, il était confiné au lit...

– Ah, bon... Il connaissait bien Lebrun ?

– Non. C'était son agent de change qui connaissait le notaire...

– Je vois. Et il n'est donc pas venu dernièrement... ?

– C'est comme je vous dis. Il était confiné au lit.

– Maintenant, ce Laurier Duplessis ?

– Un charmant garçon. Il passe presque tout son temps en Floride. Cet été, cependant, il est en Europe. Il a attendu que la guerre soit finie, et il est parti la semaine dernière...

– Bon. Albert Brière ?

Une crispation envahit le visage de Béland.

Aujourd’hui, devant le drame, Béland ne peut s’empêcher de ressentir sa jalousie pour le jeune garçon.

Probablement parce que son sens des valeurs se trouvait modifié, chambardé...

– Brière, dit-il, est un charmant jeune homme. Un type un peu girouette et tête folle. Il a fait un petit héritage, et il l’a confié au notaire pour placement.

– Et il le perd... C’était tout son argent ?

– Oui.

– Où travaille-t-il ? Il a son adresse dans la même bâtie que celle où se trouvait le bureau du notaire...

– Il travaille chez un exportateur, dont le

bureau est justement au-dessus du bureau du notaire Lebrun...

– Et vous l'avez vu ce matin ?

– Oui, comme à l'habitude il est venu travailler.

– Il était au courant de sa perte ?

– Depuis hier.

– Il est jeune ?

– Mon âge environ.

– Et vous dites qu'il est volage ?

– Oui.

– Est-ce qu'il est impulsif ?

– Je le suppose... mais je ne le sais pas...

Béland eut soudain une exclamation...

– Oh, n'allez pas le soupçonner de ça... J'admets qu'il avait plus de mobile que n'importe qui, parce que ce petit capital était tout son argent... mais il n'a pas tué. Il n'était pas le genre...

– Nous verrons ça, dit le Domino. J'ai un

moyen infaillible de le savoir...

– Oui ?

– Oui. Ce sera très simple... très très simple... Un coup d'œil, un regard me suffira à vous dire s'il a tué ou non...

Le Domino se gratta la tête... Il avait l'air soucieux...

– Continuons, dit-il... Un autre nom me frappe... ce Capitaine Robert Robert, qui est-il, à part d'être le perdant de la forte somme ?...

– C'est un capitaine de goélette et de remorqueur...

– Tiens...

– Oui. Il a fait fortune en rescapant deux navires au large, qui avaient été abandonnés par leur équipage...

– Oui ?

– Vous connaissez la loi maritime à ce sujet... Celui qui trouve une épave, un navire abandonné, peut en prendre possession s'il le désire. Il n'a qu'à lui attacher un filin après la coque et le touer

jusqu'au prochain port. Selon la loi, il en devient le seul propriétaire.

– Et c'est ce qui est arrivé à Robert ?

– Oui. Il a trouvé deux épaves comme ça. L'un contenait des avions, des automobiles, des bijoux... Il a fait fortune en deux semaines...

– Et il l'a placée chez le notaire Lebrun ?

– Pas en entier, mais en grande partie...

– Quel âge a cet homme ?

– Environ cinquante ans...

– Maintenant, voyons pour cet Éloi Branchaud et ce monsieur Arpin...

– De bonnes gens, tous deux. Des commerçants de village. Inoffensifs. Je serais bien surpris que ce soient eux les criminels...

Le téléphone sonna et Béland alla répondre...

– C'est pour vous, dit-il au Domino.

Le Domino y alla.

Pendant quelques instants, il écouta attentivement ce qui lui était dit, puis il dit :

– Merci beaucoup, Belœil. Je crois que ce sont des renseignements suffisants...

Puis il revint au salon.

– Dites-moi une chose, Béland... Depuis quand ces gens savent-ils qu'ils sont ruinés ?

– Ce n'est pas arrivé tout d'un coup. La plupart le savent depuis une semaine. Le capitaine Robert a été averti il y a un mois...

– Un mois ? Comment ça ?

– Il avait le plus gros montant, et c'est celui qui a été englouti le premier...

Béland eut un sourire railleur...

– C'est une chose bien compréhensible, n'est-ce pas ?

– Oui, évidemment, dit le Domino.

IX

Quand il fut parti de chez Germain Béland, le Domino ne semblait pas du tout pressé.

C'est qu'il venait d'avoir la surprise qu'il attendait.

Il venait de savoir ce qu'il cherchait en somme... le premier indice sérieux pouvant diriger ses recherches vers un but défini.

Il avait demandé, pour faire la conversation :

– Comment se nomme le remorqueur de Robert Robert ?

(Béland venait de lui raconter que le capitaine Robert avait un magnifique remorqueur à diesel...)

– GALLANT BETTY, dit Béland, un beau nom, n'est-ce pas... ?

– Un beau nom en effet, approuva le Domino...

– Mais le nom venait de signifier quelque chose... Le nom, d'autres faits qui s'ajoutaient...

– Et Robert est le seul propriétaire de ce navire ?

– Oui. Cependant, il opère conjointement avec la Consolidated Tug & Salvage. C'est une organisation qui a son bureau voisin de celui du notaire. C'est d'ailleurs comme ça, en venant voir ces gens, que Robert Robert a connu le notaire...

– Tiens, tiens, tiens...

Les pièces du casse-tête s'ajustaient...

– Serait-il possible que Robert Robert ?...

Et tout coïncidait...

Le nom de GALLANT BETTY, la Consolidated Tug & Salvage... le coup de poing pour assommer un bœuf...

Tout devenait de plus en plus clair...

Alors le Domino sortit, et flâna.

Il était à ce moment cinq heures de l'après-midi, et ce qu'il avait à faire exigeait l'ombre.

Le Domino, fils de l'ombre et de la nuit,

mystérieux personnage qui glissait à travers le noir pour venir surprendre le criminel et l'acculer au pied du mur, allait se remettre au travail...

Il téléphona à Belœil, lui donna de rapides instructions...

Puis il s'en fut souper tranquillement dans un grand restaurant.

Il mangea lentement, et attendit que la nuit fut venue.

À neuf heures, il sortit, et s'en fut chez lui.

Là, il passa de longues minutes en préparatifs...

D'abord il endossa un habit noir, des souliers noirs, et se coiffa d'un feutre de même couleur.

Dans sa poche il glissa la houppelande en nylon noir qui lui servait à se dissimuler, mit avec ce vêtement les gants noirs, et glissa aussi dans sa poche un solide revolver,

Puis, nanti de ces préparatifs, il quitta son appartement, sauta dans un taxi, murmura une adresse...

Le véhicule fila vers le bas de la ville, les quais...

Quelques minutes plus tard, le Domino touchait à l'épaule du chauffeur, et celui-ci stoppait sa voiture.

Le Domino sauta sur le pavé, paya l'écot, et attendit que le taxi ait filé pour se glisser entre deux longs hangars.

Il était sur les quais, désert la nuit, des masses d'ombre entassées sur des masses d'ombre.

C'était morne, désert, silencieux.

On entendait, au loin, le ronflement d'une locomotive...

Sur l'eau, le pouls régulier d'un engin de navire, et plus loin, le mugissement d'une sirène faisant son son lourd et rauque.

Le Domino se glissa entre deux hangars, et bientôt l'ombre se confondit avec l'ombre, le noir avec le noir.

Il n'y eut plus rien.

Aucun bruit ne se fit.

Le Domino, terreur de l'ombre, venait de se noyer dans la nuit, et il entreprenait sa mission de vengeance, car il savait maintenant qui avait tué le notaire Lebrun. Il savait pourquoi...

X

Le GALLANT BETTY, magnifique remorqueur de soixante tonneaux, était à l'ancre au quai public.

Retenu par deux filins seulement, il se balançait doucement au gré de la vague.

De temps en temps il venait s'appuyer contre le quai de béton, et alors les solives de protection crissaient contre le ciment.

Le pont était désert, aussi désert que le quai.

On ne voyait briller qu'une seule lumière, dans la cabine du capitaine.

Tout à coup, une ombre se détacha de la nuit et parut comme un peu de noir qui bougeait contre le noir.

L'ombre se glissa, courut, disparut soudain, perdue contre le mur de la cabine, sur le pont du navire...

À ce moment-là, le remorqueur était à environ

six à sept pieds du quai, passerelle relevée.

L'ombre avait bondi.

Un saut fantastique.

Puis elle était retombée comme un chat sur le pont glissant.

Pas un bruit, pas un mouvement.

Le Domino noir, espèce de surhomme, venait de prouver une fois de plus sa puissance de muscle, son agilité.

Il se colla contre le mur de la cabine, avança la tête...

Visage collé au hublot, il regarda...

Dans la cabine, le corps court et puissant du capitaine Robert, était penché sur une table.

Il écrivait péniblement, avec une grosse plume d'acier, sur un papier blanc...

Le Domino vit l'en-tête...

C'était une lettre...

Il prit dans sa poche la petite lunette spéciale qui lui servait justement dans un cas comme

celui-là, et la braqua sur la lettre...

Il put lire...

« ... j'ai réussi ce que je voulais faire. Je vais attendre quelques jours et j'appareillerai... Même si nous n'avons plus rien, hors le navire, nous serons plus satisfaits... C'est ma façon de régler les cas... la justice est trop lente... »

Le Domino remit la lunette dans sa poche, et disparut.

Il disparut littéralement.

Il fut bu par la nuit, comme sucé par le noir.

Le capitaine continua à écrire.

Il semblait avoir peine à manier la plume, et de temps en temps, il déposait l'instrument, et faisait une flexion de sa main, dont les jointures étaient ensanglantées...

Et tout à coup, la porte de la cabine s'ouvrit...

Le capitaine Robert eut une exclamation sourde, puis il resta figé près de la table...

– Qui êtes-vous ? dit-il...

Un homme grand, bien découpé, entièrement

vêtu de noir, se tenait dans la porte...

Il portait une longue cape noire, sur sa tête un feutre, noir aussi, le Domino... le Domino couvrant son visage...

Puis un rire doux, susurrant envahit la pièce...

Le capitaine Robert eut une autre exclamation, effrayée celle-là...

– Le Domino noir... !

Alors la voix du Domino se fit entendre, douce, comme le sifflement d'un serpent...

– Capitaine Robert ?

– Oui... Que voulez-vous ? Pourquoi êtes-vous ici ?

– Parce que c'est l'heure... L'heure et le temps de la journée, et la journée même...

– Quoi ? Quelle heure ? Quelle journée...

– Un crime se paie... Je m'en viens vous faire payer celui de ce matin...

– Un crime ? Quel crime ?

Le front du marin était semé de larges gouttes

de sœur...

Il regardait fixement le Domino...

– Votre crime de ce matin, Capitaine. Vous avez tué le notaire Lebrun...

– Quoi ?

– Vous avez tué le notaire Lebrun, à l'aide d'un couteau qui porte deux séries d'initiales : la première est GB, comme GALLANT BETTY, le nom de votre vaisseau... La deuxième est CTS, comme Consolidated Tug & Salvage, avec qui vous opérez... Votre main porte la marque du coup de poing que vous avez donné au notaire...

Le Capitaine ricana...

– Ah, oui ? Et vous croyez que tout ceci prouve quelque chose ?

– Certainement que ça prouve quelque chose, dit le Domino... Il y a ensuite le fait que le notaire vous a fait perdre \$400,000... que vous pouvez être identifié par la jeune fille de l'ascenseur, que l'heure de votre visite est connue, et l'heure exacte du crime aussi... Il y aura probablement des empreintes...

Le Domino était appuyé contre le cadre de la porte, et il tenait son revolver à la main...

– Ce n'est pas tout, continua-t-il... Il y a plus encore.

– Oui ? Quoi ?

– Il y a autre chose qui compte tout autant...

– Quoi ?

– Cette lettre où vous dites : « J'ai réussi ce que je voulais faire... » Voulez-vous que je vous récite le reste... ?

Le Capitaine avait soudain de l'effroi dans tout le visage...

– Mais vous êtes donc un surhomme, dit-il, un véritable surhomme... Comment savez-vous ça... comment avez-vous pu lire cette lettre ?

Mais le Domino ricana...

– Je la veux, donnez-la moi, Capitaine !

– Vous ne l'aurez pas tant que je serai vivant...

Et soudain le marin bondit...

Mais le Domino était prêt... Un coup de feu

retentit, et le capitaine s'abattait contre la table, le poignet fracassé...

– C'est fini, dit le Domino, tout est complet...

Il sortit sur le pont, siffla...

– Ça marche, Belœil, viens me rejoindre...

XI

L'épilogue de l'affaire est simple, comme vous pouvez le deviner. La preuve contre le Capitaine fut accablante, et on eut tôt fait de le condamner à l'emprisonnement à vie.

Jeannette, que tous ces événements avaient considérablement bouleversée, se décida enfin...

Et Albert Brière, maintenant plus pauvre que jamais, mais plus gai aussi que jamais, fut son choix.

— Pourquoi ? demanda-t-il un jour, pourquoi m'avoir choisi ?

— À cause de ta gaieté. Tu as tout perdu, tu es demeuré gai, dit Jeannette. Cela suffisait. Cela était la marque de quelque chose de bon en toi... Quelque chose de solide... alors je t'ai choisi...

Cet ouvrage est le 773^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.